

L'économie écologique et la circularité des « besoins »

Ecological economics and the circularity of « needs »

Hadrien Lantremange, Centre d'Économie de la Sorbonne

Résumé :

L'économie écologique, dans sa tentative d'explicitation du métabolisme économique, maintient des « besoins fondamentaux » comme assise élémentaire. On peut douter toutefois de la solidité d'une telle assise : il y a fort à parier que de tels « besoins » n'aient pas une positivité suffisante, la consommation étant un fait social qui, l'exorbitance de la société de consommation en a été la preuve flagrante, est mû par de tout autres mobiles que la seule nécessité d'assouvir des besoins « endosomatiques ». Il faut, si l'on veut espérer pouvoir poser les traits d'une société « post-croissance », garder à l'esprit la fragilité du concept, dont Jean Baudrillard avait souligné la dimension magique.

Ecological economics, in its attempt to explain economic metabolism, maintains "fundamental needs" as basic foundation. However, one can doubt the solidity of such a foundation: it is a safe bet that such "needs" do not have sufficient positivity, consumption being a social fact which – the exorbitance of the consumer society was a flagrant proof – is driven by other motives than the sole need to satisfy "endosomatic" needs. If we want to be able to lay down the features of a "post-growth" society, we must keep in mind the fragility of the concept, whose magical dimension was underlined by Jean Baudrillard.

Mots-clé : économie écologique, besoins, consommation, substantivisme, post-croissance

Keywords : ecological economics, needs, consumption, substantivism, post-growth

L'économie écologique et la circularité des « besoins »

Table des matières

1. Métabolisme social et substantivisme économique.....	2
2. La fable des « besoins fondamentaux ».....	3
3. Maïeutique de la société de consommation.....	6
4. Théories (des conditions) de la croissance.....	7
5. Un besoin de nature.....	8
6. La pénurie des besoins.....	10

1. Métabolisme social et substantivisme économique

L'économie écologique présente une orientation fondamentalement métabolique, héritée de son influence odumienne et qui transparaît dans le modèle des systèmes emboîtés. L'idée d'un « métabolisme » économique figure à tous les carrefours de ses élaborations : métabolisme énergétique des premières heures, « métabolisme industriel¹ » de Ayres (1989), « métabolisme social » de Fischer-Kowalski et Haberl (2007) et de Martínez-Alier (2009). Plus précisément, elle tente l'articulation de deux métabolismes : le métabolisme écologique et le métabolisme économique, dont elle pressent qu'ils sont étroitement mêlés, et que la négligence de cette dépendance dans la théorie économique standard est à la source des dérèglements que nous connaissons. C'est le grand mérite de cette approche, qui n'a eu de cesse de souligner l'ancrage matériel de toute production, et l'irrationalité des présages de dématérialisation. Son ascendance écologique lui a par ailleurs permis de saisir dès le départ les lois propres à la conservation des écosystèmes. L'économie écologique fait toutefois usage, par ailleurs, d'un autre ancrage, qui nous paraît problématique et que nous voudrions discuter ici : les « besoins », soit le complément qui, côté économie, doit permettre l'articulation des métabolismes. Les « besoins », récurrents dans la littérature économique-écologique, ont même été dits « irréductibles² » : affirmation qui, si elle a pour elle l'évidence (Homo sapiens est une « structure dissipative » comme une autre, qui requiert sa dose journalière de chaînes hydrocarbonées), risque bien de détourner l'attention de ce qui les détermine vraiment. Il y a fort à parier, en effet, que les « besoins » soient un point d'arrivée, et non un point de départ ; qu'ils se déduisent non pas de contraintes physiologiques, mais sociales. Il en ressort que le principe « d'irréductibilité des besoins » risque de n'offrir pour toute perspective que des modèles de « non-sociétés », comme le souligne Rist (2013 : 297) :

L'approche des « besoins » fondamentaux est totalement inopérante dans les sociétés vivantes ; en revanche, elle peut être utile dans la gestion d'« anti-sociétés » ou de « non-sociétés ». De tout temps, en effet, les directeurs de prison (ou de pensionnat), les capitaines de navires au long cours ou les généraux des armées en campagne se sont préoccupés de calculer au plus juste les « rations » nécessaires à la survie de ceux dont ils avaient la charge.

Perspective sinistre, qui n'a par ailleurs aucune espèce de pouvoir prédictif, sauf à adosser la définition des « besoins de base » à un dispositif autoritaire à même de contenir la physique sociale « excédante ». Quant aux « besoins humains » proclamés par Max-Neef (1992) – Subsistance,

1 Qui deviendra ensuite l'écologie industrielle (Ayres et Ayres 2002).

2 Irréductibilité qui provient soit d'un ordre « lexicographique » des préférences, qui poserait que certains biens sont plus importants que d'autres et ne peuvent être substitués ; soit qu'il existe une série de « besoins fondamentaux » comme la subsistance, l'affection, la protection, etc. qui ne pourraient, de la même manière, être remplacés. Le principe « d'irréductibilité des besoins » a été formulé en 1968 par Georgescu-Roegen pour l'article « Utility » de la Encyclopedia of the Social Sciences (Martínez-Alier et Muradian 2015 : 9).

Protection, Affection, etc. – ils relèvent d'une (louable) profession de foi humaniste, qui n'a toutefois pas de teneur scientifique. Pré-concluons : sans renvoi aux nécessités structurelles, il y a fort à parier que la perspective des « besoins » ne puisse fournir aucun fondement à un modèle social véritable, et ne garde qu'une pertinence négative, comme critique des structures sociales à l'assise matérielle fragile.

L'approche métabolique peut être rapprochée du substantivisme polanyien. Gerber et Scheidel (2018) ont associé « l'approche socio-métabolique » du courant économique-écologique à cette « forme » de l'économie (*i. e.* « l'économique » entendu comme sphère matérielle), proposition qu'a toutefois rejetée Spash (2019). Pourtant, si Spash, dans sa réponse à Gerber et Scheidel, tempère la pertinence de la dichotomie polanyienne entre un domaine de dépendances matérielles (« l'économique » comme forme substantive) et un type de raisonnement (« l'économique » comme forme formelle), il semble pleinement adhérer à l'idée d'une substance économique : n'affirme-t-il pas, p. 1, que « the economy is not a deduction » ? Spash paraît contre-signer l'idée polanyienne d'une matière économique transhistorique (les « nécessités de la vie ») qui serait « institutionnalisée » de différentes manières au fil des époques. « Il y a les économies (economies) et il y a l'économie (economics) », entend-t-on. Les économies passent, « l'économique » reste. Le modèle économique-écologique des systèmes emboîtés avalise l'idée d'un noyau économique inaltérable, d'une « réalité » matérielle à laquelle on ne peut échapper : l'économie écologique est, nous semble-t-il, unanimement polanyienne – la substance économique est même son cheval de bataille. Or, l'existence d'une telle « substance », d'une « ontologie économique » comme on entend parfois, n'est pas aisée à démontrer³ ; l'ambition des économistes d'élever « l'économique » (le domaine des « besoins ») au rang d'invariant demeure un chantier en suspens – pour ne pas dire une bataille (larvée), qui oppose ceux pour qui la société émerge d'un rapport à la nature⁴ et ceux qui ne la conçoivent que comme une constitution sociale. Il en ressort que l'économie n'est peut-être pas autre chose qu'une production socio-historique : partant, tout ce qui sera énoncé de règles et de lois n'est valable que dans le contexte de cette « production », de sa logique (un certain type de socialisation). L'autonomisation de l'économie, condition, souligne Latouche (2012 : 8), de la spécificité du savoir, « est liée à certaines circonstances historiques et à un ensemble de représentations » qu'il ne faut pas perdre de vue.

2. La fable des « besoins fondamentaux »

Le propos de la science économique est de poser le processus de satisfaction des besoins matériels comme un problème général auquel peut être associé une forme spécifique de raisonnement. Ainsi Mardellat (2006 : 27-28) indique :

Par économie, il faut entendre trois choses : une disposition de l'esprit qui nous pousse à ne pas gaspiller nos ressources et à vouloir obtenir un résultat à moindre coût [les économes] ; un aspect de la vie sociale marquée par la lutte contre la pauvreté et l'enchaînement d'actes de reproduction, de distribution et de consommation d'objets considérés comme des biens et des richesses [les économies] ; des connaissances [...] transmises par des enseignements plus ou moins spécialisés [les économistes]. [...] La grandeur de la science économique contemporaine consiste à lier [les économes, les économies et les économistes] de manière systématique.

3 Pour une critique antinaturaliste du triptyque polanyien « nature-besoin-institution », voir Postel et Sobel (2008). Voir aussi Homs (2012) et Latouche (2012).

4 C'est l'économie comme « science de l'enrichissement sur la base d'une rareté primitive et d'une lutte contre une nature avare », selon les mots de Berthoud (2005a : 371).

Les « besoins » constituent la première pierre de l'édifice dont la science économique est l'aboutissement. Or, une secousse, peut-être décisive, a, depuis quelques décennies, fissuré celui-ci : la consommation de masse. Ainsi, selon Baudrillard (1972 : 161),

Il est devenu possible aujourd'hui, au stade de la mobilisation consummative où nous sommes, de voir que les besoins, loin de s'articuler sur le désir ou l'exigence propre du sujet, trouvent leur cohérence tout à fait ailleurs.

C'est l'un des mérites indirects du phénomène de consommation, que d'avoir rendu caduque, par son exorbitance, toute « naturalité » des besoins – et d'avoir par là rendu problématique l'hypostase de l'économie. Nous y reviendrons.

L'idée de « besoins » a fondé l'économie politique (comme elle a fondé l'individu) ; Polanyi (2007) critique l'idée économique mais garde la substance, comme Marx critiquait la valeur d'échange mais gardait la valeur d'usage. Baudrillard (1973) s'est employé à montrer, dans *Le miroir de la production*, en quoi la critique marxienne de l'économie politique était incomplète : elle maintient le postulat de « besoins » et de la nécessité comme « une sorte d'antériorité concrète, de positivité concrète à la valeur d'usage » (p. 21) qui permet de démanteler la fausse évidence de la valeur d'échange. Mais la valeur d'usage est une autre fausse évidence, peut-être plus pernicieuse encore :

le fait de définir les objets comme utiles et répondant à des besoins, c'est l'expression la plus accomplie, la plus intériorisée, de l'échange économique abstrait : sa clôture subjective. (Ibid.)

Alors qu'il se donne pour mission de sauver « l'incomparable » et le « qualitatif » de l'abstraction de la valeur et de la violence du quantitatif, le modèle marxien entraînerait « la comparabilité de toute pratique humaine en termes de production et de travail » (p. 24) : car il persiste dans le modèle de l'utilité, dont Baudrillard voudrait briser l'évidence naturelle.

Dans l'assomption du schème générique de la production et des besoins, il y a une simplification fabuleuse de l'échange social par la loi de la valeur. Une proposition fantastique quant au statut de l'homme en société, que l'analyse de toutes les organisations primitives ou archaïques dément, mais aussi bien l'ordre symbolique féodal, et même celui de nos sociétés... (p. 26)

Pour Baudrillard, l'économie politique – classique comme marxienne – s'inscrit dans la même idéologie bourgeoise qui veut réduire (selon ses termes) « l'ambivalence » par « l'équivalence », *i. e.* mettre fin à la « mise en jeu » (symbolique) par la « mise en valeur » (économique), garante de l'émancipation individuelle. L'objectivité des « besoins » et de l'utilité constitue le socle indispensable à cette opération, et son abandon, la condition nécessaire à son dévoilement. Quant aux raffinements sociologiques qui voudraient injecter du « socio-culturel » institutionnalisant, à l'image de la deuxième couche du modèle des systèmes emboîtés, il y a tout lieu de penser, selon lui, qu'ils garderont l'imperfection propre aux ravaudages, « l'économique » fonctionnant comme une instance déterminante, une lumière aveuglante :

L'économie capitaliste éclaire-t-elle rétrospectivement les sociétés médiévale, antique, primitive ? Non : à partir de l'économique et de la production comme instance déterminante, on n'éclairera jamais les autres types d'organisation qu'en fonction de ce modèle, et non dans leur spécificité [...]. Les modèles ne sautent jamais par-dessus leur ombre. (p. 94)

Bien sûr, l'anthropologie des besoins et de la valeur d'usage a pour elle l'idée « qu'il faut manger pour vivre » (Calame et al. 1980). Cependant, la difficulté tient à ce qu'il n'est pas certain que la « fonction de nutrition » soit déterminante dans l'ordre symbolique du « repas », lequel, bien sûr, contient une multitude de sens (il est évident que nulle part, sauf peut-être dans les sociétés capitalistes fragmentées, le repas n'est que le moment de l'alimentation) ; comme il n'est pas certain que l'on puisse introduire dans cet ordre symbolique la « fonction de nutrition » sans le faire voler en éclats. Ainsi Baechler (1968 : 256) insistait, similairement, sur le fait que

il n'y a pas de besoins naturels ou élémentaires. Sont élémentaires les besoins considérés comme tels dans une société donnée : Versailles peut être considéré, à certains égards, comme un besoin élémentaire de la monarchie absolue. Même la simple satisfaction des besoins alimentaires est susceptible de prendre une infinité de formes, étant donné que, jusqu'à présent, aucune collectivité ne s'est contentée d'avaler simplement des calories.

Les biens de consommation relèvent de « l'utile » autant que les vêtements servent à se protéger du froid ou la voiture à se déplacer. Si le « travail » de l'artisan est une activité symbolique où, comme le dit Baudrillard (1973 : 110), « quelque chose dans la matière qu'il œuvre est une réponse incessante à ce qu'il fait », si l'ouvrage contient en lui-même et simultanément toutes les significations de l'ordre symbolique auquel appartient l'artisan (*i. e.* où il donne et reprend inlassablement), alors cette activité ne peut être prise que comme « fait total », au risque sinon de tout perdre, et de remplacer une fois de plus de l'incomparable par de l'équivalence. Rist (1980 : 132), encore :

En faisant de l'attitude symbolique la caractéristique fondamentale de l'être humain, ou, pour mieux dire, de toute société humaine, on a déjà partiellement répondu à la deuxième question : imaginer un homme isolé des autres est un non-sens. Si l'on considère que le langage constitue la marque la plus importante de la capacité symbolique de l'homme, on distingue immédiatement que celui-ci ne peut être compris que dans une culture donnée, c'est-à-dire à l'intérieur d'un système dans lequel l'existence des autres gens, des choses et de la nature fait sens. Seul, l'individu est impuissant à donner un sens à une maison, un arbre, un outil, mais c'est à travers la totalité de leurs relations dans une culture déterminée (leurs différences, leurs oppositions, leurs ambivalences) que surgit un sens qui devient intelligible⁵.

Surtout, l'évidence du métabolisme pourrait être un faux-semblant : il se pourrait que la consommation se définisse « par le haut », et non par le bas. Associant Mauss et Bataille, Baudrillard s'était employé à montrer la supériorité du principe de dépense sur le principe d'économie, sa plus grande généralité anthropologique. Pour lui, l'évidence serait plutôt du côté de la dépense somptuaire, de la dépense sacrificielle (des « *luxuries* » d'A. Smith) ; ce serait elle, le principe fondateur de tout ordre social. « Part maudite », logique du don qui fonderait la puissance, à rebours du principe économique d'autoconservation. Loi de la dépense, de la valeur symbolique qui ferait que, selon Baudrillard (1970 : 51), « l'essentiel est toujours au-delà de l'indispensable » (la « satisfaction » ne serait alors que résiduelle), et qui serait la clé pour une économie « générale », non bourgeoise⁶. Baudrillard se place ainsi dans cette même perspective nietzschéenne qu'avait suivie Bataille (1967), et qui voulait opposer un « principe solaire de dépense » à la

5 Notons qu'une activité dénuée de toute médiation symbolique, opérée en dehors de tout réceptacle culturel, est la définition même du « barbare » ; c'est aussi la définition de la liberté moderne, étant entendu que c'est là où l'individu est inaliénable, là où il peut pourvoir seul à ses « besoins » – pour autant qu'il puisse les définir de manière autonome.

6 Baudrillard (1973) s'est ainsi demandé par quels détours ce principe ressurgirait, contre « l'évidence » économique d'aujourd'hui : le profit pouvait-il figurer la dépense inévitable ? Ou bien était-ce l'ensemble du système capitaliste, qui, en courant à sa perte, préparait consciencieusement sa propre destruction, son propre déluge sacrificiel ?

métaphysique économique de l'utile, une voie aristocratique « du maître aux prises avec sa mort » contre la « dialectique d'esclave » des besoins à satisfaire⁷.

Ce qu'on nomme la personne, le don, le commun ou la « dépense », c'est au fond l'idéal d'une valeur d'excès absolu, qui s'opposerait à la valeur de compte de toute remplaçabilité [...]. Il semble à toute « contre-économie » politique que l'homme cherche secrètement, au-delà des calculs économiques, à dépenser jusqu'au point d'excès où la valeur qu'il perd n'est plus l'envers d'un gain, n'est donc plus remplaçable, mais vaut pour elle-même. [...] On voit régulièrement se redessiner l'idéal antiéconomique d'une valeur qui ne se compte pas, puisqu'elle ne permet pas à une chose d'équivaloir à une autre [...] mais d'excéder toute équivalence. (Garcia 2011 : 348)

3. Maïeutique de la société de consommation

Baudrillard (1970) a fait la démonstration, selon nous décisive, que la consommation n'était pas un processus de « satisfaction des besoins », mais qu'il était gouverné par une tout autre logique⁸. L'outrance de la production et de la consommation dans la deuxième moitié du XXe siècle avait déjà fait sentir à J. K. Galbraith (1967) leur caractère construit, induit, exogène à tout « besoin » naturel, ce qui l'a amené à formuler son hypothèse de « filière inversée » (« reverse dynamics of the technostructure ») ; mais c'est Baudrillard qui, selon nous, a poussé le plus loin l'analyse critique, en démontrant que la consommation de masse résultait d'un « besoin » bien différent des « préférences individuelles » : celui d'une différenciation statutaire. Bien loin de la tautologie des besoins (« j'achète ceci parce que j'en ai besoin⁹ »), Baudrillard fait la preuve que le vrai besoin est celui (impersonnel) de la différence – c'est-à-dire le besoin de « sens social » – et que tout le phénomène de consommation, dans son immense développement, est entièrement porté par cette logique structurelle de la distinction. Distinction qui se fait par les signes, et dont l'objet n'est que le support, le paravent¹⁰ : à revers de toute logique de satisfaction, la consommation de masse fait apparaître une logique de « production et manipulation des signifiants sociaux ». On ne consomme pas l'objet, on le manipule en tant que signe qui nous distingue, et qui nous fait à la fois intégrer un groupe (une classe) et en exclut les autres (norme double de distinction et de conformité). Cette logique de distinction, qui est (dans notre configuration) une logique de mouvement apparent (l'émancipation se profilant à l'horizon d'un bonheur consommé), se présente comme la régulation structurelle des effets de concurrence engendrés par le mythe égalitaire du Bien-être (qui sont avivés à l'extrême par l'urbanisation et la communication généralisée). Cette logique, dont la

7 La théorie des besoins apparaît ainsi in fine comme une théorie de non-société... et de non-sujet, si le sujet est l'individu souverain, l'être « comme il apparaît à lui-même de l'intérieur », comme dit Bataille (2012 : 60). Pour Garcia (2011 : 360), cette « contre-économie » maussienne (qu'il voit comme un « programme » anti-utilitariste plus que comme une loi, a contrario de Bataille et de Baudrillard) a échoué, par le fait même de la consommation : « c'est précisément cette dépense contre-économique [i. e. dispendieuse] qui est devenue le cœur de l'économie contemporaine des objets ».

8 Une étude peut être rapprochée des travaux de Baudrillard sur la consommation : celle de Dumouchel et Dupuy (1979), qui réinterprètent la dynamique économique à partir d'une hypothèse girardienne de « mimésis acquisitive ». Voir également Orléan (2011), qui propose une analyse comparable, dans le sillage des travaux de Veblen (1970) et de Girard (1972).

9 L'expression est de Baudrillard (1970 : 106). Ailleurs : « La tautologie est toujours l'idéologie rationalisante d'un système de pouvoir » (Baudrillard 1972 : 71).

10 Et l'alibi « fonctionnel ». Rist (1980 : 133) : « construire une théorie à partir de « ce qui se passe » entre une personne (prise en dehors de tout contexte) et un objet (ou plusieurs objets), c'est évacuer la problématique de la production de sens, c'est-à-dire la question capitale que rencontre celui qui s'intéresse aux formations sociales ». Et d'ajouter : « on ne peut réduire un objet à son degré zéro ». « Tout objet transforme quelque chose », disait Baudrillard (1968 : 8) dans le *Système des objets*.

consommation de masse est le reflet flagrant, est une logique de résolution des contradictions par la différence.

La consommation est un système qui assure l'ordonnance des signes et l'intégration du groupe : elle est donc à la fois une morale (un système de valeurs idéologiques) et un système de communication, une structure d'échange. (Baudrillard 1970 : 109)

Les besoins ne sont rien, « il n'y a qu'un système de besoins ». Partant, la consommation (tout comme le bien-être) n'apparaît plus comme émanant d'un sujet, mais comme le devoir du sujet intégré. La consommation devient « travail social »¹¹. La meilleure définition du système de consommation, c'est la « production industrielle des différences », l'échange (signalétique) des différences étant ce qui permet l'intégration. On pressent tout ce qu'une telle hypothèse engendre de reconfigurations ; si une « physique sociale » de cette sorte existe (et il y a tout lieu de le croire aujourd'hui), si les « besoins » ne sont que le reflet de dynamiques structurelles inavouées au lieu d'une « base » naturelle fondatrice, c'est tout le modèle métabolique qui est renversé.

4. Théories (des conditions) de la croissance

Il est frappant de constater qu'en fait de « théories de la croissance », la science économique produit surtout des théories des conditions de la croissance, conditions individuelles ou relevant de l'infrastructure, mais où le ressort fondamental, la nature de l'élan n'est jamais spécifié. Un grand mystère plane quant aux forces qui mettent en branle la dynamique du développement économique. On connaît le mot de Frank H. Knight (1935 : 20) : « les besoins sont ce qu'il y a de plus obstinément inconnu entre toutes les inconnues dont s'occupe la science économique*¹² ». Arnaud Berthoud (1994 : 116) rappelle que c'est le propre du rationalisme instrumental, qui n'admet que des acteurs, et non des spectateurs (moraux) :

en rejetant la volonté et la « raison pratique » et en faisant de l'obscurité l'ombre du désir et des pulsions de vie, le rationalisme instrumental perd pour ainsi dire la positivité de l'incertitude radicale et laisse la négativité du hasard envahir le domaine pratique.

La théorie baudrillardienne, en se proposant de dissiper ce « trou noir » des causes logiques qu'est l'homme-doué-de-besoins¹³ au profit d'une explication structurale, offre un éclairage capital : la croissance, la croissance de la consommation¹⁴, apparaît comme le résultat agrégé d'un mouvement de différenciation sociale qui, si l'hypothèse est juste, ne peut prendre fin dans son principe – sauf à ce que celui-ci se transfère ailleurs (on peut se « distinguer » également dans la non-consommation). On s'est ainsi longtemps étonné que malgré la croissance, la pauvreté et les inégalités persistassent ; mais si la croissance a pour principe la perpétuation de l'inégalité, la question n'a plus de sens¹⁵. De la même manière, toute « stabilisation » de la consommation (en vue, par exemple, d'atténuer la pression anthropique sur les écosystèmes) signifierait le blocage du principe qui la fonde, c'est-à-dire la fin de la consommation ; elle aurait alors toutes les chances

11 Les « loisirs » n'ont plus, et depuis longtemps, de rapport avec leur étymologie ; ils sont un travail comme un autre, et d'une forme peut-être même parfaite. Horkheimer faisait remarquer que « pour Marx, le seul critère était la réduction du temps de travail », alors qu'eux avaient « une conception bien plus paradoxale de cette question » (Adorno et Horkheimer 2020 : 79).

12 Les citations surmontées d'un astérisque ont été traduites par nous de l'anglais.

13 « Philosophie du sujet rudimentaire », dit Guillaume (1980 : 117).

14 Le consumérisme étant symétrique du productivisme, son complément parfait au sein d'un même système de reproduction ; l'éthique du bonheur nourrissant le premier, et l'éthique du travail nourrissant le second.

15 S'achève ainsi l'idée idéaliste, qui est le fond de la réflexion économique, d'une inégalité qui « découlerait de la rareté » (Baechler 1968 : 261).

d'entraîner une reconfiguration sociale, dans laquelle, d'une façon ou d'une autre, le principe aurait été transféré. La société de croissance, dit Baudrillard (1970 : 67),

résulte dans son ensemble d'un compromis entre des principes démocratiques égalitaires, qui peuvent s'y soutenir du mythe de l'Abondance et du Bien-être, et l'impératif fondamental de maintien d'un ordre de privilège et de domination.

Toute spéculation idéologique sur la décroissance comme nouvel horizon politique, quoique largement fondée dans son intention, devrait y regarder de plus près, au risque d'être prise au dépourvu devant des effets inattendus ; de la même manière, il y a tout lieu de s'inquiéter, à conditions anthropologiques égales, d'une situation de décroissance ou de non-croissance effective, qui plus est dans un monde toujours plus « mondialisé », c'est-à-dire toujours plus concurrentiel¹⁶. La science économique (et l'économie écologique avec elle), établie depuis ses débuts dans le mythe du bonheur¹⁷, porte en elle, comme une condition opératoire et préalablement à tout exercice rationnel, ce même mouvement où puise la consommation de masse. Berthoud (1994 : 106), à propos de la rationalité économique, indique (je souligne) :

le point de départ doit être, d'une part, la promotion du calcul dans la discussion et l'évaluation des moyens et des fins et, d'autre part, la définition du bonheur, non plus comme un état de paix, de repos et de perfection, mais comme un mouvement, *passage d'un état à un autre et par là même quantité*.

Baudrillard (1970 : 60), en disant que la consommation n'est que du « bien-être mesurable par des objets et des signes », ne dit pas autre chose : la consommation est ce même mouvement perpétuel de définition d'un sens social, déployé concrètement, *quantitativement* – mouvement vers ce bonheur qui, dit Berthoud (1994 : 106), « met un terme comme fin dernière à l'enchaînement infini des moyens et des fins dans l'espace de la production », et dont on ne voit pas la fin¹⁸.

L'économie, en travaillant « à l'intérieur », pour ainsi dire, de ce mythe, en faisant du bonheur une évidence et une destination (soit sous sa forme définitive supposément atteignable, soit sous ses formes intermédiaires du bien-être ou des « besoins »), risque de manquer l'essentiel des enjeux structuraux, notamment écologiques. Pire : elle risque de ne pas voir ce que le bien-être offre d'alibis, c'est-à-dire de quelle manière il peut être « internalisé », n'être plus une fin mais un moyen ; servir non plus d'horizon, mais de lubrifiant réificateur. Baudrillard (1972 : 121) à propos de l'art postulait que

dans une civilisation technique d'abstraction opératoire, où ni les machines, ni les objets domestiqués ne requièrent plus guère qu'un gestuel de contrôle [...], l'art moderne sous toutes ses formes a d'abord pour fonction de sauver le moment gestuel, l'intervention du sujet tout entier.

On pourrait dire, de la même manière, que le « bien-être » est, au sein de la « civilisation technique d'abstraction opératoire », la fable qui maintient l'illusion d'une unité du sujet. C'est par le voile du bien-être, sous son credo, que le sujet morcelé survit à sa fragmentation ; il est un « simulacre » de

16 Dumouchel et Dupuy (1979) : « Les hommes supportent d'autant plus douloureusement le poids de l'inégalité que celle-ci se fait légère : ils ont détruit les privilèges gênants de quelques-uns de leurs semblables ; ils rencontrent la concurrence de tous ».

17 Dans une fuite sans fin du malheur, en réalité, comme l'a montré Berthoud (2005b).

18 Adorno (2003 : 82) : « Comme si un bonheur que l'on doit à une spéculation sur le bonheur n'était pas justement le contraire du bonheur, c'est-à-dire en fait une intrusion supplémentaire de modes de comportement institutionnellement planifiés dans le domaine, toujours plus restreint, de l'expérience vécue... ».

réconciliation, la contre-partie offerte par le marché, à l'instar du bien-être animal dans les systèmes d'élevage industriel, qui permet aux bêtes de survivre aux impératifs de rentabilité.

5. Un besoin de nature

Aux « besoins » doivent correspondre des « ressources » à même de les satisfaire, ce que les économistes-écologues appellent des « *satisfactors* » (Martínez-Alier et Muradian 2015 : 9). Mais la dyade pourrait bien être tautologique : il y a fort à parier, en effet, que « besoins » et « ressources » ne soient que les faces de la même pièce anthropologique, dont le sens, sans troisième terme, demeure opaque. Ce qui risque, avec le schème besoins/ressources, d'être négligé, c'est ce fait primordial que la Nature n'est que le miroir de l'autonomisation de l'Individu, de son arrachement aux lois archaïques ; elle est la condition de « l'individu-dans-le-monde », pour prendre l'expression de Dumont (1983). Il y a tout lieu de croire qu'il s'agit, en réalité, d'un seul et même système : l'individu se libère par le travail, comme il s'émancipe par l'exploitation, comme il se réalise par la destruction de la valeur d'usage. Ainsi, l'erreur consisterait à supposer une naturalité des « besoins », ce qui reviendrait à supposer une naturalité de l'individu, alors que besoins, nature et individu fonctionnent de manière triangulaire : l'Individu requiert des Besoins (objectifs), lesquels se fondent sur une Nature (objective). L'Individu trouve son image et son assurance dans le miroir objectif, si l'on peut dire, de la Nature. Il n'y a pas de besoins objectifs à satisfaire, en d'autres termes ; ce sont les besoins, qui, satisfaits, permettent une objectivation (une affirmation) du Moi. Le développement n'a pas d'autre source que cette dialectique : le passage, dans les Temps modernes, des « lois » de la *physis* aux « forces » à dompter se déduit de la condition nouvelle de l'Individu faustien, dont la libération, c'est-à-dire l'extraction hors du monde symbolique¹⁹, ne peut se faire sans la transformation continue de la « nature » par le travail, à l'image des chantiers infernaux dans la fable. Le développement est l'effet de la « libération des besoins », comme dit Baechler (1968 : 256), mais qui n'est pas une libération de besoins qui auraient été comme entravés depuis l'origine du monde ; c'est la libération du Moi qui cherche, par les besoins, à se distinguer dans le brouillard de sa subjectivité. D'où une reconduction permanente de la rareté, qui n'est que le reflet d'une quête qu'aucune abondance ne pourra jamais arrêter, le (auto-)développement étant par essence *mouvement* ; d'où également une consommation exacerbée en milieu concurrentiel, le Moi ayant également à se distinguer d'autrui. Adam Smith (1843 : 307) disait que la consommation était « l'unique but, l'unique terme de toute production » ; mais ce couple à l'apparence anodine cache sous lui d'autres enjeux, qui permettent d'expliquer un peu sa course endiablée, apparemment irrationnelle, vers le désastre écologique.

Si, avec le développement, les milieux naturels se trouvent toujours plus menacés, ils ne sont pas les seuls, en réalité ; avec leur transformation progressive, c'est l'individu lui-même qui, à terme, est mis en péril, étant entendu qu'il dépend directement de leur altérité. Que les dialectiques Homme/Nature, Individu/Désirs ou Besoins/Ressources viennent à se raccommoier sous l'effet du progrès technique (et c'est sa raison d'être et son irréfrenable destination), et c'est la condition subjective qui s'en trouvera finalement modifiée. Une telle évolution avait été pressentie par Bernard Charbonneau, évolution qu'il qualifiait de « Grande Mue » ; pour lui, la nature n'était « qu'un des noms » que l'homme libre des traditions grecque et judéo-chrétienne s'était donnés (Charbonneau 2002 : 11) ; qu'il en demeurait inséparable, et que chaque conquête dans

19 « Un grand idéal spirituel et culturel est en train de se fondre en une réalité matérielle et sociale naissante. La quête romantique du développement de soi, qui a conduit Faust jusqu'ici, évolue en une nouvelle idylle, sous l'effort titanesque du développement économique » (Berman 2018 : 82).

l'organisation de « l'environnement » annonçait sa péremption prochaine²⁰. La résistance qu'oppose à l'individu la « nature », disait-il,

n'est pas celle de la mort, mais d'une nuit sans laquelle il n'y aurait pas de jour sous le soleil ; elle est l'objet sans lequel il n'y aurait pas de sujet (p. 249).

Pour Charbonneau (2002 : 250), tant la destruction de la nature que son organisation signaient la fin de la liberté individuelle. L'individu demeure, en effet, tributaire de « besoins » dont il peut supposer qu'ils lui sont propres, et qui demeurent par ailleurs inassouvis ; que les objets techniques se multiplient, que se resserre peu à peu le filet d'un environnement toujours plus fonctionnel et adapté, et l'individu perdra l'occasion d'être troublé, partant, d'être individu. L'individualité ne peut être que tourment. Avec « l'inversion » de la filière, ce n'est plus l'individu qui va au-devant de ses « besoins » (*i. e.* au-devant de lui-même), ce sont les « besoins » qui viennent à lui, réduisant à rien l'espace d'indécision où il pouvait encore s'éprouver comme sujet véritable. Charbonneau, p. 248 prédisait que « la société submergera de réponses les innombrables désirs qu'elle ne cessera d'éveiller » ; c'est le stade de la circularité des « besoins », dont le perfectionnement trouve à s'illustrer un peu plus chaque jour. Tant les contradictions intérieures qu'extérieures sont résorbées, et « l'environnement » s'harmonise toujours davantage ; il devient « environnement social de synthèse », selon l'expression de Baudrillard (1972 : 254). Dans ce processus, la rationalisation marchande aura joué un rôle clé, ayant été cette fantastique opération de mise en cohérence des mondes, de calibration généralisée ; ainsi, Horkheimer et Adorno (1989 : 36) notaient que

Le bienfait qu'est l'indifférence du marché à tout ce qui a trait à la naissance a pour contrepartie que le sujet de l'échange doit laisser modeler ses possibilités innées par la production des marchandises disponibles sur le marché. L'homme reçut son individualité comme quelque chose d'unique, de différent de tous les autres pour qu'elle ne devienne que plus sûrement identique à toutes les autres.

Charbonneau (2002 : 250) disait, similairement, que la personne n'avait finalement émergé « de la totalité cosmique et sacrée que pour mieux disparaître dans une totalité sociale ». Tandis que l'économie politique croyait instituer le sujet en lui faisant exprimer ses « besoins » au travers du système économique, c'est le système économique qui, finalement, institue la forme du sujet, et le rend aussi échangeable que les valeurs d'échange qu'il croit manipuler, aussi « marchandable » que les marchandises qui l'entourent, aussi fonctionnel que les objets dont il a l'usage²¹. Le système de production est le lieu fondamental de résolution des contradictions, l'extraordinaire turbine par laquelle se dénouent inlassablement les incompatibilités ; il est le moulin monumental qui dissout les « besoins » en les assouvissant, et par là les sujets. « L'environnement » est le produit de ses exploits, le point de réconciliation des individus et de la nature, qui disparaissent conjointement :

Il n'y aura plus de nature ; comme il était autrefois englobé dans le cosmos, l'homme le sera dans l'espace organisé par l'Aménagement du Territoire. Le même système définira les gestes

20 Pour Baudrillard (1972 : 253), la mutation est actée : « Si on parle d'environnement, c'est qu'il n'est déjà plus. Parler d'écologie, c'est constater la mort et l'abstraction totale de la « nature » ».

21 L'idée est de Baudrillard (1972 : 163) : « Telle est pourtant la vulgate humaniste moderne : à travers la fonctionnalité, la finalité domestique du monde extérieur, l'homme est censé s'accomplir en tant qu'homme. La vérité est tout autre : environné de marchandises et de valeur d'échange, l'homme n'est plus lui-même que valeur d'échange et marchandise. Environné d'objets qui fonctionnent et qui « servent », l'homme n'est lui-même que le plus beau des objets fonctionnels et serviles ». Il ajoutait plus loin : « que la nature, l'air, l'eau, après avoir été de simples forces productives, deviennent des biens rares et entrent dans le champ de la valeur, ce sont les hommes eux-mêmes qui entrent un peu plus profondément dans le champ de l'économie politique » (Baudrillard 1972 : 255).

du travailleur dans l'usine, et ses vacances dans la verdure. La même explication scientifique s'appliquera à l'esprit et à la matière, et les techniques ordonneront l'homme en même temps que son milieu. Ainsi réintégrera-t-il le tout dont il avait prétendu se distinguer. (Charbonneau 2002 : 11)

Le « retour à la Nature » fournit-il une échappatoire ? Il serait naïf de s'y fier. Le « sentiment de la nature » est à maints égards complice de l'intégration ; il permet le recyclage du « besoin de nature » au niveau des signes, sa simulation à l'intérieur de « l'environnement social de synthèse », pour une performance plus fine, plus complète, car intégrée idéologiquement²². La cohérence intégrative (sociale) demeurant le seul mot d'ordre, il y a tout lieu de craindre, de la même manière, que les tentatives de formulation de liens « sociétés – nature », comme chez Diaz et al. (2018), ou la référence à la « valeur intrinsèque » comme réaffirmation de l'altérité, ne cachent, sous couvert d'une ambition réconciliatrice, un raffinement dans la convocation catégorique des parties. Bien sûr, la « convocation » de la nature extérieure montre d'indéniables signes de cafouillage ; l'Aménagement du Territoire paraît, à cinquante ans de distance (Charbonneau écrit en 1969), loin d'être acquis. Mais la difficulté est précisément que, sur le plan des signes, l'intégration est entamée ; que si les milieux restent réfractaires à une fonctionnalisation, le sujet, lui, a commencé de se « dissoudre » (Adorno 2003 : 10) ; partant, le risque est qu'il ne trouve plus les moyens de composer avec ceux-là qui résistent.

6. La pénurie des besoins

L'économie politique faisait le pari d'une autonomie de l'individu par l'émancipation matérielle, de sa libération sociale par sa libération économique :

Séparer le travail des autres activités de la vie et le soumettre aux lois du marché, c'était anéantir toutes les formes organiques d'existence et les remplacer par une autre forme d'organisation, atomiste et individualiste*,

dit Polanyi (2001 : 171). Aujourd'hui, contre l'évidence d'une matière récalcitrante, les tenants de la croissance dématérialisée partagent le rêve d'une valeur sans substance, auto-fondée, qui se maintiendrait au-delà des lois de la physique – poursuite du même rêve d'autonomisation. Autonomie gagnée par la matière selon l'économie politique ; autonomie gagnée malgré la matière selon les croissantistes. C'est l'impossibilité d'une telle autonomie que met heureusement en lumière l'économie écologique. En supposant des « besoins de base » desquels elle déduit une économie mesurée, celle-ci risque toutefois de manquer l'essentiel des aspects sociaux. La distinction entre besoins « nécessaires » et besoins « superflus », typiquement, est autant une impasse pratique qu'une illusion anthropologique : elle reste prisonnière du « système des besoins », conception naïve de la pensée bourgeoise dont l'insatiabilité de la « société de consommation » fournit le démenti. Il faut reconnaître la circularité des « besoins », c'est-à-dire leur annulation comme expression objective de préférences subjectives ; les « besoins » sont aujourd'hui créés à l'échelle industrielle, ce qui veut bien dire que nous sommes en manque de « besoins », avant que d'être en manque de « ressources ». Les « besoins » ne produisent, nous

22 « Sentiment de la nature » dont il n'est pas dit qu'il dure éternellement, postule Charbonneau (2002 : 11) : « Il se peut d'ailleurs que ce sentiment vague ne soit qu'un stade provisoire des sociétés industrielles, lié à la survivance passagère du paysan dans le citoyen. Laissons ce besoin de nature se satisfaire en se fixant sur des objets inoffensifs, et il disparaîtra de lui-même en quelques générations. Au fond, dans ses manifestations les plus courantes, la nature n'est qu'un produit de culture, les hommes n'ont pas besoin d'être seuls dans le désert, ils ont besoin de la Ville : de la société ».

semble-t-il, qu'une mauvaise sociobiologie au lieu d'un modèle « postbiologique » véritable, pour reprendre le terme de B. Stiegler²³.

On peut vouloir, comme Berman (2018) maintenir vivant le dilemme faustien²⁴ ; conserver, comme Adorno et Horkheimer (2020), les besoins, l'usage, le travail, en considérant, à la manière de Simone Weil, qu'il est un acquis, la condition des « hommes libres » :

La notion du travail considéré comme une valeur humaine est sans doute l'unique conquête spirituelle qu'ait faite la pensée humaine depuis le miracle grec ; c'était peut-être là la seule lacune à l'idéal de vie humaine que la Grèce a élaboré et qu'elle a laissé après elle comme un héritage impérissable. Bacon est le premier qui ait fait apparaître cette notion. A l'antique et désespérante malédiction de la Genèse, qui faisait apparaître le monde comme un baignoire et le travail comme la marque de l'esclavage et de l'abjection des hommes, il a substitué dans un éclair de génie la véritable charte des rapports de l'homme avec le monde : « l'homme commande à la nature en lui obéissant ». (Weil 1999 : 332)

Mais alors il ne faut pas poser les « besoins » comme un préalable, mais comme une ambition ; non pas supposer l'individu mais l'appeler, en faire un « possible exigible », pour parler comme Piaget (1977 : xii) ; ce qui requiert tout à la fois d'étudier les besoins de structure (de l'organisation sociale), et d'examiner concurremment ceux de l'individualité comme forme sociale historique (c'est-à-dire possible mais non nécessaire). Un tel élargissement nous paraît indispensable, en particulier, pour la simulation de sociétés « d'après-croissance » (Rist 2018), structurellement incompatible avec le modèle libéral. C'est également une perspective nouvelle qui s'offre à la discipline économique : l'individu n'est plus seulement à servir, il est à défendre, et sans doute d'abord contre l'économie elle-même. Se contenter aujourd'hui de besoins, cette « évidence fautive d'une destination concrète », comme dit Baudrillard (1972 : 158), c'est travailler activement à la décomposition du sujet plus qu'à son sauvetage. Il faut sauver les besoins pour sauver l'individu ; c'est-à-dire d'abord les refuser.

23 Si l'on entend par là, dit-il, « la vie vécue et vivable hors des strictes conditions biologiques : la vie sociale » (Stiegler 1998).

24 « Marcuse a tout à gagner en proclamant, comme l'école de Francfort l'a toujours fait, l'idéal d'harmonie entre l'homme et la nature. Mais pour nous il est tout aussi important de saisir, quel que puisse être le contenu concret de cet équilibre et de cette harmonie (question déjà assez difficile en soi), l'immense activité et les efforts prométhéens nécessaires à sa réalisation. De plus, même s'il était possible de les réaliser, il faudrait les faire durer, et, étant donné le dynamisme de l'économie moderne, l'humanité devrait travailler sans cesse – comme Sisyphe, mais en s'efforçant constamment de développer de nouvelles mesures et de nouveaux moyens – pour empêcher son équilibre précaire d'être balayé et de se volatiliser dans une atmosphère viciée » (Berman 2018 : 164).

Bibliographie

- Adorno, Theodor W. 2003. *Minima moralia. Réflexions sur la vie mutilée*. Paris: Payot & Rivages.
- Adorno, Theodor W., et Max Horkheimer. 2020. *Vers un nouveau Manifeste*. Bordeaux: Éditions La Tempête.
- Ayres, Robert U. 1989. « Industrial metabolism ». In *Technology and environment*, édité par Jesse H. Ausubel et Hedy E. Sladovich, 23-49. Washington, D.C.: National Academy Press.
- Ayres, Robert U., et Leslie Ayres. 2002. *A Handbook of Industrial Ecology*. Cheltenham, UK: Edward Elgar Publishing.
- Baechler, Jean. 1968. « Essai sur les origines du système capitaliste ». *European Journal of Sociology/Archives Européennes de Sociologie* 9 (2): 205-63.
- Bataille, Georges. 1967. *La part maudite*. Critique. Paris: Les Éditions de Minuit.
- . 2012. *La Souveraineté*. Fécamp: Nouvelles Éditions Lignes.
- Baudrillard, Jean. 1968. *Le système des objets*. Les essais. Paris: Gallimard.
- . 1970. *La Société de consommation. Ses mythes, ses structures*. Folio essais. Paris: Gallimard.
- . 1972. *Pour une critique de l'économie politique du signe*. Tel. Paris: Gallimard.
- . 1973. *Le Miroir de la production*. Paris: Casterman.
- Berman, Marshall. 2018. *Tout ce qui est solide se volatilise. L'expérience de la modernité*. Genève: Entremonde.
- Berthoud, Arnaud. 1994. « Remarques sur la rationalité instrumentale ». *Cahiers d'économie politique*, 105-24.
- . 2005a. « Consommation et richesses ». *Revue du MAUSS*, n° 2: 366-76.
- . 2005b. « Le prix du temps ». *L'Homme & la Société* 156-157 (2): 59-75.
- Calame, Mireille, Christine Dabat, Juliette Michaëlis, Dominique Perrot, Yvonne Preiswerk, Roy Preiswerk, Gilbert Rist, et Jacques Vallet, éd. 1980. *Il faut manger pour vivre... Controverses sur les besoins fondamentaux et le développement*. [En ligne]. Genève: Graduate Institute Publications.
- Charbonneau, Bernard. 2002. *Le jardin de Babylone*. Encyclopédie des nuisances.
- Díaz, Sandra, Unai Pascual, Marie Stenseke, Berta Martín-López, Robert T. Watson, Zsolt Molnár, Rosemary Hill, et al. 2018. « Assessing nature's contributions to people ». *Science* 359 (6373): 270-72. <https://doi.org/10.1126/science.aap8826>.
- Dumont, Louis. 1983. *Essais sur l'individualisme. Une perspective anthropologique sur l'idéologie moderne*. Paris: Éditions du Seuil.
- Dumouchel, Paul, et Jean-Pierre Dupuy. 1979. *L'enfer des choses. René Girard et la logique de l'économie*. Paris: Éditions du Seuil.
- Fischer-Kowalski, Marina, et Helmut Haberl. 2007. *Socioecological Transitions and Global Change: Trajectories of Social Metabolism and Land Use*. Cheltenham, UK: Edward Elgar Publishing.
- Galbraith, John K. 1967. *The New Industrial State*. 1^{re} éd. Boston, Massachusetts: Houghton Mifflin Harcourt.
- Garcia, Tristan. 2011. *Forme et objet. Un traité des choses*. MétaphysiqueS. Paris: Presses Universitaires de France.
- Gerber, Julien-François, et Arnim Scheidel. 2018. « In search of substantive economics: Comparing today's two major socio-metabolic approaches to the economy—MEFA and MuSIASEM ». *Ecological Economics* 144: 186-94.
- Girard, René. 1972. *La Violence et le sacré*. Paris: Grasset.
- Guillaume, Marc. 1980. « Le vœu d'ignorance, condition du savoir économique ». In *Il faut manger pour vivre... Controverses sur les besoins fondamentaux et le développement*, édité par Mireille Calame, Christine Dabat, Juliette Michaëlis, Dominique Perrot, Yvonne Preiswerk,

- Roy Preiswerk, Gilbert Rist, et Jacques Vallet, [en ligne], 115-25. Genève: Graduate Institute Publications.
- Homs, Clément. 2012. « Critique du substantivisme économique de Karl Polanyi ». *Sortir de l'économie. Bulletin critique de la machine-travail planétaire*, n° 4: 140-94.
- Horkheimer, Max, et Theodor W. Adorno. 1989. *La dialectique de la raison. Fragments philosophiques*. Paris: Gallimard.
- Knight, Frank H. 1935. *The Ethics of Competition & Other Essays*. Freeport, New York: Books for Libraries Press.
- Latouche, Serge. 2012. *L'invention de l'économie*. Paris: Albin Michel.
- Mardellat, Patrick. 2006. « Par delà la notion de rationalité, l'économie comme science de l'esprit ». *Cahiers d'économie politique* 50 (1): 27-58.
- Martínez-Alier, Joan. 2009. « Social metabolism, ecological distribution conflicts, and languages of valuation ». *Capitalism Nature Socialism* 20 (1): 58-87.
- Martínez-Alier, Joan, et Roldan Muradian. 2015. « Taking stock: the keystones of ecological economics ». In *Handbook of Ecological Economics*, édité par Joan Martínez-Alier et Roldan Muradian. Cheltenham, UK: Edward Elgar Publishing.
- Max-Neef, Manfred. 1992. « Development and human needs ». In *Real-Life Economics. Understanding Wealth Creation*, édité par Paul Ekins et Manfred Max-Neef, 197-214. London; New York: Routledge.
- Orléan, André. 2011. *L'Empire de la valeur. Refonder l'économie*. Paris: Éditions du Seuil.
- Piaget, Jean. 1977. « L'épistémologie des régulations ». In *L'idée de régulation dans les sciences*, édité par André Lichnerowicz, François Perroux, et Gilbert Gadoffre. Paris: Éditions Maloine & Doin.
- Polanyi, Karl. 2001. *The great transformation: The political and economic origins of our time*. Vol. 45. Beacon press.
- . 2007. « Le sophisme économiciste ». *Revue du MAUSS* 29 (1): 63-79.
- Postel, Nicolas, et Richard Sobel. 2008. « Économie et Rationalité : apports et limites de l'approche polanyienne ». *Cahiers d'Économie Politique* 54 (1): 121. <https://doi.org/10.3917/cep.054.0121>.
- Rist, Gilbert. 1980. « Quelques présupposés sous-jacents à la notion de « besoins humains » ». In *Il faut manger pour vivre... Controverses sur les besoins fondamentaux et le développement*, édité par Mireille Calame, Christine Dabat, Juliette Michaëlis, Dominique Perrot, Yvonne Preiswerk, Roy Preiswerk, Gilbert Rist, et Jacques Vallet, [en ligne], 130-41. Genève: Graduate Institute Publications.
- . 2013. *Le développement. Histoire d'une croyance occidentale*. 4^e éd. Paris: Presses de Sciences Po.
- . 2018. *La tragédie de la croissance*. Presses de Sciences Po.
- Smith, Adam. 1843. *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*. Vol. II. Paris: Guillaumin.
- Spash, Clive L. 2019. « SEE beyond substantive economics: Avoiding false dichotomies ». *Ecological Economics* 165: 106370.
- Stiegler, Bernard. 1998. « Leroi-Gourhan : l'inorganique organisé ». *Les Cahiers de médiologie* 6 (2): 187-94.
- Veblen, Thorstein. 1970. *Théorie de la classe de loisir*. Paris: Gallimard.
- Weil, Simone. 1999. *Oeuvres*. Quarto. Paris: Gallimard.